

La belle vie de Camille et Paul

Du même auteur :

Science-fiction :

EXODUS

Premier cycle : L'odyssée Exodus

- Tome 1 : Le premier visiteur
- Tome 2 : Tribulations xaniennes
- Tome 3 : Terres inconnues (à paraître)

La belle vie de Camille et Paul

Thierry VERGNET

Éditeur :
ÉDITIONS CTV
Thierry VERGNET
59 avenue de Casselardit
31300 Toulouse
France
SIRET 908 122 955 00010

Auteur et couverture : Thierry VERGNET
© 2022, Thierry VERGNET

ISBN : 978-9-403655-33-8

Dépôt légal : juin 2022

Imprimé à la demande par :
DUPLI-PRINT MAYENNE S.A.S.U.
733, Rue Saint-Léonard
53100 Mayenne
France

Prix TTC : 23 euros

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Merci à Françoise pour ses relectures et avis.

Comédiens sur la couverture :

Merci à Célia et Julien.

Le blog de l'auteur et des Éditions CTV :
<http://thierryvergnet.canalblog.com/>

Impressions.

Je vous propose parfois en aparté quelques modestes poèmes sans aucune prétention, nommés « Impressions », comme des toiles lexicales que m'inspire cette histoire. Un peu comme si des sentiments et des émotions, d'on ne sait qui, s'étaient échappés et voletaient libres au-dessus du récit.

Probablement perfectibles et ne respectant pas toutes les règles de l'art poétique, dont je ne connais pas forcément les impératifs élémentaires, ces poèmes proviennent en tout cas du cœur. J'espère qu'ils berceront un peu le vôtre...

1ere saison : le printemps

Confluence.

« Le soleil ne se lève que pour celui qui va à sa rencontre. »

De Henri Le Saux.

Mardi 30 mars.

La douce brise de ce début de printemps caresse mon visage et mon corps haletant alors que je remonte tant bien que mal la plage des salins sur mon fidèle vélo tout terrain. Quel bonheur sans cesse renouvelé que cette vaste étendue sablée, avec les faibles reliefs des massifs qui s'étendent plus ou moins loin presque lascifs.

Et si peu de monde que l'on pourrait se croire seul dans ce paradis sauvage. A peine quelques autres habitués à pied ou à vélo, de rares naturistes ici et là et, sur ma belle Méditerranée, presque loin, quelques glisseurs d'écumes tirés par leurs voiles.

Mais déjà se dessinent les maisons et chalets de Gruissan-Plage. Encore quelques minutes de surf sur le sable plus ou moins mou et je rejoins le chenal du Grazel qui mène vers l'étang de Gruissan et chez moi.

Je ne résiste pas à l'envie de rouler sur la partie ensablée à peine praticable surmontant la digue qui protège l'entrée du chenal. Mais je m'arrête comme d'habitude à moins de la moitié de la protection, alors que les grosses roches reprennent possession du sommet.

Pied à terre, je contemple cette si belle mer dont je ne me lasse jamais des couleurs pourtant si changeantes parfois. Sous le vent, je me sens comme sur mon voilier. Je ferme les yeux et je me crois un instant en pleine mer, humant l'air iodé qui me revigore, bercé par les souffles musicaux de la brise de mer.

Je pourrais rester là pour l'éternité, seul au monde... ou presque. Je remarque à peine une femme assise en léger contrebass sur un gros rocher, face à la mer qu'elle semble contempler. Je m'apprête à revenir sur mes pas pour la laisser tranquille lorsqu'elle plonge sa tête jusque dans ses mains, ses coudes sur ses genoux serrés. Je ne sais si elle pleure mais sa désolation soudaine m'attriste d'une manière étrange, si forte. Je ne sais comment réagir et je reste immobile à la regarder, me demandant comment je pourrais l'aider.

Et puis je me dis que son chagrin ne concerne qu'elle, que je devrais plutôt me retirer pour la laisser seule avec elle-même. Non par apathie ou même lâcheté, mais comment savoir ce qui la mena à ce désespoir ? Comment trouver les mots justes alors que j'ignore tout de son parcours ?

Je descends en silence de mon vélo pour le retourner sur la fine langue de sable lorsque je l'entends pleurer.

Non, décidément, je ne peux m'enfuir sans tenter de la reconforter, quand bien même je pourrais me montrer impudique.

— Je peux vous aider, madame ?

Elle sursaute en se retournant et ses yeux rouges reviennent aussitôt vers la mer. Je la sens honteuse de se laisser surprendre ainsi, ses émotions à nu.

— Désolé de vous déranger... Je ne voulais pas vous embarrasser.

Je me retourne vers la terre et j'avance de quelques pas, tenant le vélo par la selle. Je m'arrête un instant pour la regarder une dernière fois avant de partir :

— Je voulais juste vous dire... que même dans les pires moments... il subsiste toujours un peu de joie en nous pour nous permettre de nous redresser... Enfin, vous comprenez...

Et je repars à pied, poussant mon vélo, décontenancé par la platitude de mes propos. Je finis par remonter sur mon engin pour profiter de la zone de sable plus large et je l'entends parler pour la première fois, d'une douce voix, alors que je m'apprêtais à m'élancer :

— Attendez... Je vous remercie pour vos bons mots.

Je la regarde timidement un bref instant et j'hoche de la tête comme pour signifier qu'il s'agit de peu, me replongeant dans mon guidon.

— Je ne connais plus personne à qui parler ici, poursuit-elle... Et vous entendre me procure beaucoup de réconfort. Je sais que cela peut paraître bête... mais je vous dis ce que je ressens.

Je la regarde de nouveau et je découvre un magnifique visage malgré les pleurs évidents et cette tristesse qui l'envahit :

— Je vous écouterai avec plaisir si vous désirez parler à quelqu'un.

Elle semble hésiter et je me sens idiot d'avoir osé cette proposition. Mais elle finit par répondre :

— Pas tout de suite. Je ressens le besoin de me retrouver seule... pour l'instant.

Elle me sourit en baissant les yeux. Je ne sais que lui proposer qui pourrait la satisfaire mais je me lance :

— Voulez-vous dîner avec moi ce soir... pour discuter ? Je connais quelques bons restaurants... Ou un autre jour ?

Elle me dévisage maintenant et son sourire éclaire de nouveau son visage humide :

— Je veux bien ce soir.

Je réfléchis à un endroit simple mais réconfortant et je pense à un établissement en particulier, facile à trouver :

— Au Paradisio vers dix-neuf heures ? C'est simple mais très bon et avec une chouette ambiance de bord de mer le soir. Le restaurant se trouve près des chalets là-bas, finis-je en pointant de mon doigt l'un des plus gros bâtiments de l'autre côté du chenal.

— D'accord. Merci. A tout à l'heure, accepte-t-elle plus souriante que jamais.

La revoir plus gaie me ravit et je ne peux que lui répondre par un sourire tout aussi enchanté que le sien.

— Je m'appelle Paul au fait.

— Et moi, Camille.

— A ce soir Camille, finis-je avec un clin d'œil tout sourire.

— A ce soir.

Et je repars sur mon vélo.

Je ne peux m'empêcher de me retourner deux ou trois fois pour la voir me regarder partir, manquant de tomber dans les rochers de part et d'autre. Mais j'arrive entier à la fin de la digue. Camille, désormais invisible presque au ras de l'eau, reste seule. Mais je demeure serein sur son état d'esprit qui me paraissait se raviver.

Sur tout l'interminable chemin cabossé qui longe le chenal et me ramène vers Gruissan, je me sens joyeux de cette belle et pourtant étonnante rencontre. Malgré la tristesse qui étreint Camille, je devine en

elle une bonne et belle personne. Sans oublier son physique que je trouve avantageux. Son visage si mignon, solaire même avec ce regard si pétillant. Pourtant si éteint et triste au début. Cette Camille ne mérite pas de souffrir de cette manière alors qu'elle s'avère capable de tant resplendir. Je me demande d'ailleurs ce qui l'attriste ainsi.

Je me dépêche de rapidement rentrer chez moi Quai Duquesne, face à l'étang de Gruissan, afin de me préparer pour cette belle soirée qui approche, avec cet espoir de voir la vie revenir dans une âme perdue.

Encore une magnifique journée dans ma sublime ville.

Paradisio.

« *L'amitié se nourrit de communication.* »

De Michel de Montaigne.

Essais.

Je viens d'arriver au Paradisio et je commande une table en terrasse, la plus proche de la plage. La serveuse m'installe contre la rambarde sous la pergola en grande partie fermée en ce début de printemps. La superbe vue donne à la fois sur la mer, la plage des chalets et ses fameuses maisons sur pilotis. La température supérieure à la moyenne en cette fin mars donne presque l'impression que l'été commence. Quelques locaux ou rares touristes se promènent encore sur la vaste plage.

J'apprécie la discrète mais chaleureuse ambiance musicale qui me ramène dans le restaurant. Je commande un apéritif qui arrive en même temps que Camille. Elle m'aperçoit et vient directement s'asseoir à notre table :

— Bonsoir.

Je la sens toute timide, osant à peine me regarder.

Je lui adresse un grand sourire pour la réconforter :

— Bonsoir. Je viens jute d'arriver. Un apéritif ?

Elle regarde mon verre d'un œil distrait :

— Comme vous.

Je commande un second verre alors que Camille demeure le visage baissé.

— Je vous sens tendue.

Elle risque un regard vers moi et se lance :

— J'ai failli ne pas venir. Je me sens un peu bête... et même honteuse... Après mes pleurs de tout à l'heure...

— Pourquoi ressentir de la honte d'avoir pleuré ? Ça arrive à tout le monde. Moi le premier. Bon, pas depuis longtemps. Mais je sens que je vais m'y mettre moi aussi si vous continuez à bouder, finis-je avec un grand sourire en commençant à douter de ma bonhomie pour la distraire et lui rendre son éventuelle bonne humeur.

Elle serre ses lèvres le regard toujours vers la table mais je sens qu'elle commence à se détendre alors qu'arrive son verre.

— Allez, continué-je, trinquons à cette belle soirée. Regardez ce beau paysage.

Elle jette un long regard vers la mer et la plage et sourit enfin mais reste timide.

Nous trinquons alors qu'elle relève enfin plus sereinement la tête vers moi. Je comprends son sentiment de honte d'avoir ainsi dévoilé à un inconnu ce qui pourrait passer pour de la faiblesse mais je ne le vois pas comme ça. Son moment de détresse sur la plage ne la rend que plus humaine, tout simplement.

Et après tout, ne réagirais-je pas comme elle dans sa situation, même si je ne la connais pas encore !?

Elle sourit alors plus franchement et ose bien plus de regards vers moi. Même si moi aussi, je commence à naviguer entre le paysage et ses beaux yeux pour ne pas trop la gêner. Et puis sa timidité déteint sur moi.

— Franchement, me lancé-je, je ne cherche qu'à vous aider. Je serais bien content que l'on veuille discuter avec moi si je connaissais votre peine. D'où quelle provienne. Alors ne vous souciez pas de mon regard. Nous passons tous par des moments de désarroi, moi le premier.

Elle me regarde dubitative et je la sens perturbée mais elle finit par réagir :

— Pour quelle raison insister sur votre franchise si vous l'êtes vraiment ?

Sa réaction me heurte, me blesse même. Je ne sais que répondre. Comme dans tous ces moments où la répartie me manque, ce qui me trouble encore plus. D'autant plus que je sens ainsi cette belle femme m'échapper, s'éloigner de moi. Alors même que j'essaie de la reconforter. Mon côté parfois maladroit que je déplore tant me joue encore des tours alors que je gaffai probablement sans m'en rendre compte.

Mais mon désarroi s'évanouit à ma grande surprise. L'honnêteté m'apparaît comme la seule réponse. Peu importe ce que je perds ainsi.

— Je comprends qu'évoquer la franchise pourrait justement révéler son absence en moi mais je vous assure que ce n'est pas le cas. Je voulais juste insister sur mon honnêteté, pour vous rassurer. Après, vous le prenez comme vous voulez.

A mon tour, je la sens embarrassée. Se dit-elle comme moi que chipoter sur des mots ne mène nulle part, qu'il vaut parfois mieux laisser un peu de marge à l'interprétation de chacun, selon le contexte !?

Elle finit par m'accorder un de ses sourires radieux qui me comble de bonheur.

— Je comprends. Désolée. Je pinaille. Mais je vois souvent le mal dans les actions des gens. Tant de personnes manipulent les autres...

Mon cœur bondit de joie. Je la sens revenir vers moi. Notre avenir aurait pu s'arrêter là, avec un repas dénué d'intérêt et rempli d'ennui pour nous deux. Et même une rencontre arrêtée à un apéritif.

Au contraire, toutes les portes s'ouvrent avec sa réponse pourtant toute simple que je trouve magnifique, qui révèle finalement sa nature ouverte

et prévenante, sans orgueil mal placé. Peu importe sa première réaction brutale que je comprends tant les manipulations qu'elle évoque peuvent en effet parfois nous laisser douter des intentions des autres.

Je réponds à son sourire avec le mien qui me semble si gauche, puéril même tant le bonheur semble l'accompagner. Mais peu importe puisque tous les possibles semblent de nouveau permis. Malgré ses sautes d'humeur, je sens de la beauté et de la bonté dans cette femme qui ne paraît pas en percevoir les réalités, tant elle se morfond dans son repli en soi et son manque de confiance en elle.

Quelles immondes personnes provoquent ces cassures en elle que je connus moi aussi, à ma manière !? Que je parvins en partie à combattre pour m'affirmer et avancer, un minimum. Je crois justement que Camille m'attire parce que je ressens en elle des failles similaires que je vis encore. Même si, souvent, je passe pour une personne charismatique et bien dans ma peau. Peu de mes rares amis ou connaissances savent en réalité mes blessures cachées.

Celles de Camille, au contraire, affleurent en surface, sans même probablement qu'elle s'en aperçoive. J'aimerais tant que nous puissions nous soutenir et nous entraider, en toute amitié. De celle qui permet d'éviter les jugements et qui nous porte plus haut. Même si ma vision relève sûrement de l'utopie.

— Nous commandons ? demande-t-elle désormais toute joyeuse, me sortant de mes brèves pensées.

Nous prenons tous les deux des spécialités marines, d'autant plus que je les recommande à Camille. Car je sais que ce restaurant de plage à la cuisine simple privilégie des produits frais et de qualité.

En attendant les entrées, je me dis que je pourrais parler de moi pour la rassurer, le temps qu'elle veuille bien se confier. Elle me tend elle-même la perche :

— Vous vivez ici depuis longtemps ?

Les entrées déjà prêtes arrivent et je me lance :

— Je suis né ici... enfin à Narbonne. Mais je vis à Gruissan depuis mon enfance. Comme je voulais rester ici parce que j'aime la mer et les embarcations de tous types, je suis devenu mécanicien bateau. Je travaille au port de Gruissan dans l'une des entreprises de services maritimes. Je gère aujourd'hui une équipe de six autres techniciens pour assurer la maintenance et la réparation de bateaux de nos clients...

— Des bateaux de pêche ?

— Ça peut arriver à l'occasion. Mais surtout des bateaux de plaisance, à voile ou à moteur. Selon les besoins, j'aide aussi parfois l'autre équipe plus commerciale, qui gère le magasin de pièces détachées et nos places de stationnement à l'eau ou à sec au port.

— Vous devez souvent sortir en mer pour essayer les bateaux alors ? demande Camille enthousiaste.

— Ça arrive. Sinon, je navigue souvent avec mon petit voilier de dix mètres...

Les yeux de Camille s'éclairent un peu plus :

— Chouette ! J'adore les balades en mer.

— Je pourrais vous promener sur la Belle Bleue à l'occasion. En plus, je navigue souvent avec quelques amis. Vous rencontreriez ainsi un peu plus de monde, puisque vous dites ne connaître personne ici.

— Avec plaisir. Merci.

— Je possède aussi plusieurs kayaks avec lesquels je sors en mer ou sur les étangs, toujours avec mes amis. Si ça vous intéresse ?

— Ah oui. Durant les vacances d'été, je pratiquais parfois le kayak avec mes parents. Et une fois ou deux par saison, ils louaient aussi un voilier avec un skipper pour la journée.

— Vous connaissez un peu la mer et même ici, alors ?

Voilà l'ouverture pour la laisser parler d'elle et probablement se confier plus facilement.

— En fait, mes parents achetèrent une maison de vacances au Clos de l'Estret lorsque j'étais au Lycée...

— A côté du port Barberousse. Je n'habite pas loin mais de l'autre côté du chenal, près de la Tour Barberousse.

— Vous connaissez bien Gruissan, sourit Camille. Mais depuis le temps que vous y vivez ! Du coup, nous venions ici une partie de l'été et parfois pour les fêtes de fin d'année. Et j'ai continué une fois mariée avec mon époux. Même si mes parents divorcèrent peu après que je partis dans le Nord avec mon mari, mes études supérieures terminées. Mon père resta dans la maison familiale à Toulouse où nous habitions et ma mère préféra garder la maison ici où elle se plaisait tant. Mais elle décéda voilà quelques jours.

— Oh, désolé. Mes condoléances...

— Merci. Vous comprenez maintenant mon état de cet après-midi alors que je réalisai vraiment sa disparition, en plus de la fatigue de la descente en voiture tout seule hier depuis près de Lille.

— Votre mari ne vous accompagnait pas ?

— Non...

Je la sens affectée mais elle continue :

— Nous divorçons. Notre couple s'avère... mort depuis des années.

— Désolé. Vous remontez sitôt votre mère enterrée ?

Je croyais comprendre qu'elle resterait ici un moment vu sa joie à naviguer avec moi !?

— Je ne crois pas. Je ne sais plus... En fait, plus rien ne me retient là-haut. Je me retrouve même au chômage depuis trois mois. Je travaillais comme agent administratif dans une grande usine textile. Mais ce boulot ne me plaisait pas vraiment.

» Mon mari me le trouva peu après notre installation dans sa région voilà près de vingt ans, histoire de toucher un second salaire dans le couple et de m'occuper. Je me sentis désœuvrée dès le début dans ce nouveau lieu de vie et ce quotidien si éloignés des miens et de ce que je connaissais, loin du Midi.

» Depuis hier, j'envisage de rester ici, dans la maison de ma mère. Pour me reposer un peu, retrouver des idées claires dans ma tête et réfléchir à mon avenir. J'aimerais revenir dans le sud. Peut-être à Toulouse où vit mon père. Quitte à vendre ici. Je ne sais pas encore.

» Et trouver un travail qui me plaît. Je ne sais même pas ce que j'aimerai faire. Je crois que je ne l'ai jamais su. Même mes études dans le commerce visaient plus à obtenir un diplôme quelconque qu'à assouvir une vraie passion. En plus, à quarante ans, je redoute de ne pas trouver de travail plaisant, juste de l'alimentaire.

— Nous avons le même âge, lui souris-je. Prenez en effet votre temps pour vous retrouver. Cet enchaînement d'évènements vous libère de toute contrainte. Il pourrait vous permettre de redémarrer avec de meilleures perspectives.

— Je me dis la même chose depuis cet après-midi. Ce flash me saisit après votre départ de la plage, me sourit-elle à son tour.

— Je suis content si je l'ai provoqué, lui réponds-je avec un même sourire ravi. Finalement, vous pourrez

probablement bien trouver le temps de naviguer avec moi. Si vous m'accompagnez, vous verrez que la beauté de la mer et même des étangs vous inspire souvent. En tout cas pour moi.

— Mais je compte bien venir, puisque je reste ici quelques temps, me lance-t-elle droit dans les yeux.

Je me sens si content de la voir plus épanouie qu'au début de la soirée. Bien loin de la Camille fermée et stressée, même piquante de l'apéritif. Elle rayonne désormais, me regardant sans détour, souriante et enjouée. La soirée continue dans la bonne humeur et Camille finit même par éclater de rires à mes traits d'humour qui n'en demandaient pas tant. Je la sens passer une bonne soirée et cette impression suffit à mon bonheur.

Le repas terminé, nous restons là, sous les lumières orangées tremblotantes des loupottes et des étoiles qui percent à travers le toit translucide de la paillote, à nous regarder, les yeux dans les yeux, sans fin, à nous livrer sans retenue, dans la bonne humeur... jusque sur la plage que nous parcourons un peu au clair de lune dans nos vestes à peine chaudes, bravant la fraîcheur qui tombe. Je me sens si bien avec cette Camille. Et elle me paraît partager ce ressenti.

Une belle amitié vient de naître, me semble-t-il.

Impressions : Les rencontres.

Je découvre soudain ce lieu inattendu
Dont le grand charme indicible en moi résonne,
Tutoie mes sens et révèle ma personne
Si ravie de cette découverte impromptue.

Vient aussi l'aventure de tant d'étrangers
Dont les simples délices de la communion
Se transforment en d'enrichissantes affections
Quand se révèlent de si belles amitiés.

Elles se subliment quand s'éveillent en deux êtres
Le déchaînement sans limite des passions
Et les émois de cœurs battant à l'unisson
Alors que le grand amour commence à naître.

Dans ce voyage vers ces contrées que j'aime,
Tant dans le vaste univers que chez l'ami loyal,
Se trouve enfin magnifiée la plus vitale
Et belle des rencontres avec soi-même.

Même si des défauts peuvent se révéler
Dans le huis clos de nos quotidiens, subsiste
Le plaisir perpétuel de la découverte
Dans ces rencontres sans cesse renouvelées.

Les balades des gens heureux.

*« C'est vrai que j'ai gardé mon âme d'enfant
mais c'est mieux que de l'avoir perdue. »*

De Thierry Vergnet.

Samedi 3 avril.

Non loin de chez moi, j'assiste aux funérailles de la mère de Camille à l'église Notre Dame de l'Assomption du vieux Gruissan, dans la circulade du « village ». Avec comme ciel, cette voûte en forme de bateau que j'affectionne tant.

Le père de Camille, fort sympathique, vient pour la journée depuis Toulouse avec sa nouvelle compagne pour soutenir sa fille. Mais aussi en hommage à celle qu'il aima passionnément, comme me le confia Camille ces derniers jours durant lesquels je l'assistai comme je le pus dans ses préparatifs des funérailles, après mon travail. Même si le temps usa rapidement le couple de ses parents dans leurs dernières années ensemble, ils s'aimèrent d'ailleurs tant que leur divorce étonna Camille alors qu'elle se trouvait depuis peu dans le Nord avec son époux.

Mais elle finit par l'accepter et même le comprendre. D'autant plus que la séparation se réalisa dans une relative bonne entente. Mais avec beaucoup moins d'indifférence que ne le vit actuellement Camille avec son époux.

Elle en vint même à admirer par la suite les attentions que ses parents s'efforcèrent de lui fournir le temps de ses études supérieures à Toulouse. Elle

ne réalisa vraiment l'ampleur de leurs efforts envers elle que bien après leur séparation, même si elle voyait déjà des anicroches entre ses parents dans leurs dernières années de vie commune.

Un oncle et une cousine, avec son mari et leurs deux jeunes enfants, eux aussi de Haute-Garonne mais du côté de la mère, complètent le cercle familial pour la journée.

Une dizaine d'amis locaux de la défunte, hommes et femmes, achèvent le petit rassemblement. Avant que tout ce beau monde n'arrive, Camille me précisa que deux des hommes partagèrent un temps à tour de rôle la vie de sa mère, célibataire au moment de son décès. Mais je me trouve incapable de dire lesquels pourraient prétendre à cet ancien rôle tant tous s'avèrent tristes. Tout comme ses amies.

Peu de monde donc mais des gens pour qui elle compta apparemment beaucoup.

En fond de salle, quelques vénérables mamies profitent de la cérémonie pour combler un peu de leur emploi du temps bien vide. Mais elles ne nous accompagnent pas sur les trois cents mètres qui mènent au cimetière à travers les ruelles étroites du vieux village.

Sur le chemin, je surprends quelques-uns des amis et amies de la défunte commencer à rigoler en se rappelant des souvenirs cocasses. Les autres tentent tout de même de contrôler leurs écarts mais en vain. La famille et même Camille qui les entendent malgré les murmures se joignent cependant à leur bonne humeur qui pourrait sembler ne pas convenir à un tel cortège. Je trouve pourtant étrangement réconfortant ces moments chaleureux que la défunte elle-même aurait peut-être appréciés. Mais l'assemblée retrouve son sérieux à l'arrivée au cimetière. Et la cérémonie se déroule dans un respectueux silence plus convenu.

Après l'inhumation, tout le monde se retrouve à la maison de la défunte désormais occupée par Camille. Malgré l'émotion et les pleurs de la journée, chacun continue à rester digne et à soutenir les uns et les autres, et notamment Camille. Je la trouve très forte.

Je sens qu'elle apprécie les nouvelles anecdotes de plusieurs. Même celles de son père de l'époque où il vivait encore avec eux et venaient ici tous ensemble. Je le sens très ému de se retrouver dans cette maison qu'il connut si bien. J'admire sa compagne qui le soutient alors qu'elle pourrait lui en vouloir de se rappeler tous ces souvenirs avec sa première femme.

Chacun part peu à peu, jusqu'à son père en fin d'après-midi. Camille se retrouve presque seule avec moi dans la maison. Je lui propose de l'aider à ranger avec deux des dernières amies de sa mère qui se reposent dans le canapé. Mais elle nous assure qu'elle s'en occupera, dans la soirée ou demain.

Elle refuse aussi un restaurant car elle préfère rester seule ce soir. Mais elle m'assure qu'elle se sent bien. Et nous prévoyons de nous revoir ces jours-ci.

Je compte bien m'occuper d'elle pour ne pas la laisser seule. J'envisage, les jours et semaines qui suivent, de proposer à Camille des activités certains soirs et le week-end, notamment avec mes amis, selon ses bons désirs.

Dimanche 4 avril.

Dès le lendemain de l'enterrement, je téléphone à Camille dans la matinée. Elle accepte que je vienne l'aider à finir de ranger sa maison. Nous parlons peu, plus pour me signifier quoi nettoyer et où ranger la vaisselle propre. Je respecte son silence dont je sens l'évidente nécessité pour elle, encore dans la réserve des funérailles de la veille.

Je lui propose une balade cet après-midi et elle accepte. Elle me garde donc à manger. Je la sens un peu plus ouverte, comme résignée par le sort de sa mère. Je pense que ces derniers jours et mêmes heures lui permirent de commencer à passer à l'étape suivante, malgré la douleur toujours présente mais qui s'installe en sourdine. Elle recommence un peu à vivre, même si le processus prendra sûrement encore quelques jours et semaines, avec des réminiscences douloureuses.

L'après-midi, nous parcourons à vélo une bonne partie de l'île Saint Martin, une portion de terre de quelques kilomètres carrés entourée par différents étangs, au sud-ouest de Gruissan. Elle se compose de deux massifs de faible altitude, pas plus de trente à soixante mètres selon les endroits, séparés par une petite vallée remplie de vignes.

Sous un faible vent qui demeure agréable et même sensuel par ces douces températures d'avril, nous longeons d'abord les magnifiques salins aux multiples colorations roses et blanches. Puis nous bifurquons vers un sentier qui mène au sommet du premier massif. Il nous dévoile dans notre dos la

scintillante mer sous ce magnifique soleil dominical. Nous nous arrêtons souvent pour admirer telle ou telle vue de cette sublime garrigue que j'aime tant.

Loin au sud, se profilent les montagnes pyrénéennes qui plongent dans la mer à moins de soixante-dix kilomètres de nous. Plus près mais à l'opposé, à moins de cinq kilomètres vers le nord, se dessine le superbe et sauvage massif de la Clape. Nous voyons même Narbonne vers la gauche.

Je sens Camille tout aussi émue par la beauté et les senteurs de cette nature sauvage qui envahit nos sens, sous la douce brise de mer qui caresse nos peaux et berce notre ouïe. Camille ne dépareille pas dans l'ensemble avec sa belle robe printanière voletante. Je la retrouve enfin rayonnante de bonheur, comme si elle reprenait vie au contact des éléments si vivants de mon beau pays.

Tels des gamins, notre petite quarantaine presque oubliée, malgré nos efforts de voltigeurs des sentiers tortueux du massif, nous descendons en riant vers l'adorable vallée de vignobles pour rejoindre l'étang de l'Ayrolle plus au sud. Nous le longeons pour rejoindre la Pointe de la Grève qui avance dans l'étang sur trois cents bons mètres.

Presque comme sur une île déserte, nous restons un moment assis à son extrémité, sans mots dire. Nous nous imprégnons de la quiétude de l'endroit, si peu troublée, ou plutôt magnifiée par les cris des flamants roses, de Cormorans ou de canards et les chants de Foulques ou bien d'autres oiseaux. Nous échangeons à peine quelques sourires amicaux tant nous semblons nous recueillir auprès de cette nature enchanteresse. Nous nous laissons absorber par elle et nos pensées papillonnantes.

Un instant, je découvre Camille plus triste. Devant mon regard soucieux, elle se confie :

— Quand je pense à tant de bonheur qui peut côtoyer tant de peines. Je me console en me disant que ma mère devait souvent profiter de ce superbe spectacle.

Je lui souris sans mot dire pour acquiescer. Et je la laisse profiter de cette douce nostalgie alors qu'elle se tourne de nouveau vers cette foisonnante vie de l'étang. Moi aussi, je me laisse gagner par cette mélancolie que provoque la dualité, pour ne pas dire la tragédie de l'humain, partagé entre la vie et la mort. Mais si la souffrance de notre déchéance persiste, je préfère l'utiliser pour réaliser l'impériosité de profiter de la beauté de cette vie. Tout comme Camille, je l'espère et je le pense, qui continue à admirer la nature autour d'elle, et qui m'octroie un instant un nouveau sourire de contentement.

La joie revient en nous alors que nous reprenons notre balade en longeant l'étang pour remonter vers le nord et celui de Campagnol. Nous bifurquons vers la droite dans une petite vallée secondaire qui coupe le second massif en deux.

Après quelques vignes, nous arrivons par le bas à la Combe de l'Abeille que Camille ne connaissait pas malgré ses nombreuses visites dans la région. Il s'agit d'une minuscule vallée fermée creusée dans le massif, presque un effondrement d'à peine une trentaine de mètre de hauteur, quatre-vingt mètres de large sur deux cents de profondeur. Camille adore cet endroit qui nous donne l'impression de nous trouver dans un cirque boisé aux versants escarpés.

Nous en ressortons pour monter plus loin par un pittoresque chemin sinueux et pentu, qui nous oblige parfois à pousser les vélos, menant sur la crête qui surplombe la Combe. Nous sentons alors bien le poids des ans de notre quarantaine dans cette difficile montée.

Mais nous ne regrettons pas nos efforts car la vue de cette dépression devient encore plus magique de là, avec les étangs proches, les Pyrénées au loin et le ciel bleu en toile de fond.

— Un vrai tableau, s'extasie Camille.

— Cette vue donnerait en effet presque envie d'apprendre à peindre, ajouté-je. Non ?

Camille semble plongée dans ses pensées. Un masque de tristesse recouvre de nouveau son si beau visage.

Je ne sais que dire, ne comprenant pas ce qui la rend encore mélancolique. Je cherche comment reprendre contact avec elle sans dire de bêtise mais la répartie me manque encore, comme souvent. Alors je vais au plus simple :

— A quoi penses-tu ?

Elle ne semble pas m'entendre. Puis comme avec un déclic, elle revient sur la crête et même à moi :

— Je dessinaï beaucoup, enfant. Adolescente, j'ai même commencé à peindre... mais sans talent. Alors j'ai arrêté au bout de quelques années.

— Ah... Et tu ne voudrais pas retenter l'expérience ? La peinture devait te plaire pour que tu la pratiques plusieurs années, non ?

Camille paraît de nouveau absente mais elle me répond enfin :

— Non, je n'ai vraiment pas de talent. Mais ce n'est pas grave. En tout cas, merci de me montrer ce lieu magnifique. Nous y reviendrons. Allez, on continue... finit-elle en enfourchant plus gaiement son vélo pour continuer sur le chemin qui se prolonge au sommet du massif jusque vers Gruissan.

Je la suis. Mais sur ma selle, je pense à plusieurs idées qui volètent en moi et s'entrecroisent. J'aurai voulu lui dire de persévérer puisque je sentais vraiment son regret d'avoir arrêté la peinture. Mais

elle ne m'en laissa pas le temps et je le déplore. Ce qui me plonge dans un sentiment négatif confus alors que je me concentre pour rester sur le sentier tortueux. Je pourrais toujours lui en reparler mais je crois que pour elle, la peinture n'appartient vraiment plus qu'au passé.

Et puis à l'opposé de ce sentiment diffus de peine, je songe de manière positive à ses derniers mots avec lesquels elle suggère que nous revenions ici. Je réalise ainsi pleinement que j'appartiens à sa vie et cette amitié me comble de joie.

Nous redescendons peu à peu du massif en surfant avec une joie enfantine son large sommet sur près d'un kilomètre et demi, avec l'étang de Gruissan et le massif de la Clape en superbe toile de fond. Nous arrivons sur les sept cents derniers mètres de la vallée principale qui nous mène de vignoble en vignoble jusqu'à la départementale. Elle nous conduit à Gruissan en passant entre l'étang et le premier massif de l'île Saint Martin.

Nous rentrons enfin chez Camille qui me garde à dîner, après une bonne douche. Prévoyant que je suis, j'avais amené ce matin sur mon vélo un sac d'affaires que j'avais laissé chez Camille. Elle s'en amuse et j'en ris moi aussi.

— Mon travail sur les bateaux nécessite de la rigueur et déteint parfois sur l'organisation des mes activités plus privées.

— J'aime bien les gens prévoyants. Un peu mon contraire, je dois avouer. Merci en tout cas pour cette chouette balade, me murmure Camille émue alors que nous passons à table. J'espère que nous pourrons recommencer si ton emploi du temps le permet... et si tu en as envie aussi.

— Bien sûr. Sans aucun problème. De toute façon, je me promène très souvent dans la région, à pied, en

vélo ou à bateau. Surtout le week-end mais le soir aussi, avec le retour des beaux jours comme en ce moment. Même d'ailleurs par mauvais temps parfois.

» Demain, je reprends le travail et je termine vers dix-huit heures, comme tous les soirs de semaine. Tu le sais désormais. Mais je te prévois quelques surprises pour certains soirs, si tu le veux bien. Je te préviendrais assez tôt la veille... et n'hésites pas à refuser.

— Vu mon emploi du temps plus que... très libre, rit-elle, je me vois mal décliner tes bonnes propositions de loisirs. Surtout en ce moment.

Je crains un instant que cette allusion ne replonge Camille dans la mélancolie. Mais le repas se déroule dans une ambiance joyeuse alors que nous nous remémorons les bons moments de la journée, illuminée par cette si belle nature sauvage.

Moins habituée que moi à pratiquer ce type de balade presque sportive, Camille évoque cependant à peine quelques courbatures, tant elle apprécia cette sortie dans cette revigorante nature.

*

Avril se poursuit avec de nombreuses occupations communes, parfois plusieurs jours à la suite. Camille ne connaît personne et me confie sa gratitude de la distraire et de lui présenter de mes amis et connaissances.

Notre groupe, particulièrement actif sur Gruissan, se compose, sans structure formelle, de plusieurs ensembles de personnes qui se regroupent par affinités autour de nombreuses activités, comme le

kayak, la voile, la photo, les jeux de société... Certaines ne se croisent jamais selon leurs préférences. Tout le monde s'entend bien même si certains développent plus d'affinités entre eux. Comme le groupe reste ouvert sans vraiment de sélection d'entrée ni d'autorité centrale, il arrive parfois que des éléments de mauvaise compagnie voire perturbateurs s'y introduisent. Mais avec le temps, nous parvenons à leur laisser comprendre de ne plus venir perturber notre sérénité. Mais Camille s'intègre très bien et s'enthousiasme de ces rencontres qui brisent sa solitude.

Car seuls quelques-uns des amis de sa mère viennent la voir les premières semaines. Surtout des femmes qui la sortent aussi parfois en journée, pour celles récemment à la retraite, comme la défunte. Camille aime bien les entendre parler de sa mère, comme pour prolonger un peu plus son souvenir et même s'en construire de nouveaux, même par procuration.

Le premier mercredi, je lui présente des amis chers du groupe. Le sympathique Antoine qui travaille avec moi comme mécanicien, venu ce soir tout seul, sans sa gentille épouse Nathalie. Mais aussi Marc et Magalie, photographe de talent, qui nous accueillent chez eux. Toutes les semaines, nous jouons ce jour-là à des jeux de sociétés très variés, avec quelques autres qui tournent, tout comme les lieux de rassemblement, chez les uns ou les autres. Parfois aussi le samedi soir, plutôt en plein hiver.

Après la soirée, alors que je ramène Camille chez elle à vélo, elle évoque Magalie qu'elle trouve très proche de moi. Je lui confie que nous nous considérons presque comme frère et sœur depuis si longtemps que nous nous connaissons, depuis la petite école. Elle trouve très belle cette amitié si forte.

Avec les nouveaux de tous horizons qui se greffent sur les soirées suivantes, Camille commence ainsi à connaître pas mal de monde sur Gruissan. Mais elle ne les voit pour l'instant que durant quelques balades communes et surtout lors de nos soirées jeux souvent endiablées. Car nous montons parfois jusqu'à dix personnes, ce qui produit des soirées très joyeuses selon les jeux et les participants.

Selon les préférences, nous varions ainsi les plaisirs entre jeux de plateau, notamment de stratégie comme Risk ou Diplomacy, des jeux de cartes, du Tarot aux Mille Bornes et même parfois au scrabble, et bien d'autres. Nous investissons souvent dans des nouveautés pour découvrir de nouvelles pépites ludiques.

Je ne savais pas comment réagirait Camille à cette activité. Mais je la constate ravie de redécouvrir certains de ces jeux qu'elle pratiqua enfant voilà bien longtemps, avec ses parents mais aussi avec des cousines et cousins durant les vacances. Sans parler des jeux qu'elle ne connaissait pas. Elle s'amuse sans retenue et se montre même parfois plus impliquée que certains habitués.

Le troisième mercredi, elle organise même chez elle notre soirée hebdomadaire et nous propose un superbe buffet. Tous s'avèrent ravis de son accueil. Je suis content qu'elle s'intègre parfaitement à notre petit groupe d'adultes juvéniles. Mais comme je dis parfois à Camille qui approuve et en rigole même :

— C'est vrai que j'ai gardé mon âme d'enfant mais c'est mieux que de l'avoir perdue.

— Je valide, rit-elle à chaque fois comme si elle découvrirait cette boutade pour la première fois.

Ce soir-là, alors que tous les invités sont partis et que je l'aide à ranger les restes du buffet, elle m'offre une bise amicale sur la joue :

— Merci de m'inviter à chaque fois. Je m'amuse trop. Et voir tes charmants amis me fait du bien. En plus, ils semblent avoir apprécié mon accueil d'aujourd'hui.

— Ils t'adorent tous. Ils ne me disent que du bien de toi.

— Ah, parce que vous parlez ainsi de moi ? lance-t-elle faussement curieuse. D'ailleurs, ce soir, j'ai entendu des choses...

Je réfléchis mais je ne vois pas à quoi elle fait allusion lorsque je pense soudain à des propos de Vincent qui travaille dans un restaurant à Gruissan. Je sens la chaleur me monter au visage.

— Tu deviens tout blême, s'amuse Camille.

— Tu ne penses pas à ce que j' imagine ? m'avancé-je prudemment.

— Si, je crois bien, rit-elle. J'ai bien vu que tu intimais à Vincent dans la cuisine de se montrer plus discret mais il parle vraiment trop fort.

— Il a dit ça pour me chambrer. Je lui ai d'ailleurs bien précisé que tu demeurerai une amie.

— J'ai pourtant l'impression que plusieurs nous pensent ensemble, me taquine-t-elle.

— Tu sais bien que l'on imagine une relation dès que l'on voit une femme et un homme se côtoyer. Mais la nôtre reste une simple et néanmoins belle amitié, lui souris-je alors que je me sens reprendre des couleurs en reprenant l'initiative.

— Je sais bien, me confirme Camille. Mais je trouve l'idée mignonne de leur part, marrante même.

— Mes amis abusent parfois beaucoup trop d'un humour douteux, essayé-je de conclure en souriant, amenant un tas d'assiettes à la cuisine pour tenter de me défilier de ces instants gênants.

Mais les rangements se finissent dans la même bonne humeur, sans que le malaise ne se réinstalle, au moins pour moi.

Sur le chemin du retour chez moi à vélo, dans la nuit gruisanaise, je ne peux cependant m'empêcher de penser à notre relation. Camille semble bien la considérer comme moi comme de la simple amitié. Bien sûr, comme tous les gars qui tombent amoureux dix fois par jour en croisant une fille avec un petit quelque chose d'attachant, Camille compte bien plus pour moi. Mais sans forcément pouvoir parler d'amour avec un grand A. Il s'agit juste d'amour de l'autre comme j'aime mes amis ou des gens que je croise sans les connaître et qui montrent un instant un beau profil de leur personnalité. Ou de l'amour de la vie, de la nature, de ma ville, d'une belle maison ou d'une belle fleur... comme Camille.

Nous continuons d'ailleurs nos balades dans la nature, certains samedis ou même soirs, à pied mais surtout à vélos, parfois avec de mes amis que Camille rencontre toujours lors de nos soirées jeux. Mais le plus souvent nous accompagnent Marc et Magalie, avec qui Camille sympathise beaucoup.

Elle connaît beaucoup d'endroits grâce à ses passages réguliers sur Gruissan mais j'arrive à l'étonner avec de petites pépites bien cachées. Notamment sur l'île Saint Martin et le massif de la Clape, les plus près et même les plus beaux lieux de balade.

Mais nos escapades nous mènent parfois plus loin, le week-end ou en semaine, en prenant l'un de mes jours de congés en retard. Nous nous baladons dans les Corbières, visitons Sète et ses environs, parcourons la sublime Cité Médiévale de Carcassonne. Nous prévoyons notre prochaine équipée

jusqu'à Collioure et même les premières villes espagnoles.

Nous devenons presque inséparables. Nous mangeons la plupart des soirs ensemble, chez l'un ou l'autre, toujours dans une franche camaraderie. Même si elle aime bien me recevoir chez elle et mijoter de bon plats, elle m'avoue adorer venir dans ma maison qu'elle admire. Sans parler de mes propres petits plats, rajoute-t-elle avec un brin de malice. Cependant plus modestes que les siens, pensé-je.

Je me souviens de la première fois qu'elle vint chez moi, les yeux admiratifs :

— Je trouve ta maison superbe. Et ce jardin en pleine ville, avec cette piscine. Et quelle vue sur l'étang avec juste la rue à traverser pour naviguer !

— La tienne vaut aussi le coup avec cette vue dégagée sur le Salin et l'étang qui te séparent de la plage de la Vieille Nouvelle.

— Je ne vois même pas la mer si loin, cachée pourtant par de minuscules dunes. Et ma maison reste assez récente tout en crépi, certes confortable mais qui manque de cachet comme la tienne. Alors que je trouve charmante celle-ci en pierre, à l'extérieur comme à l'intérieur. Et puis cette situation dans le vieux village ! Alors que je réside dans un lotissement assez banal.

En semaine, une balade sur l'une de nos belles plages suit souvent le repas, bien que le soleil se couche encore tôt. Celle des salines, lieu de notre rencontre et parfois, pour changer, celle des chalets ou du Grael, en plein Gruissan.

Je tente un jour le tour des ports dont j'affectionne l'ambiance avec le claquètement incessant des gréements et le cri des mouettes. Je pensais que

Camille aimerait moins l'ambiance que celle des plages mais elle adore.

Tout comme les plages, tout ici lui rappelle cette ambiance de vacances qu'elle affectionne. J'envie un peu cette sensation qu'elle connaît pour ne venir ici jusqu'à maintenant que durant les vacances d'été voire pour Noël. Moi qui vis toute l'année ici depuis ma naissance, je ne comprends pas trop ce sentiment de dépaysement dont parle Camille. Ce qui ne m'empêche pas de réaliser ma chance et d'en profiter au maximum. Mais je suis heureux pour Camille qu'elle ressente cette mystérieuse émotion qui pourrait favoriser son installation définitive ici, même si elle reste incertaine sur son avenir et son futur lieu de vie.

Elle me rassure cependant un peu lorsqu'elle me révèle qu'elle pourrait demeurer ici toute sa vie tant elle se sent heureuse. Même si, en ces instants, elle ne pense pas à ses quelques moments de nostalgie qui remontent parfois, et qui m'attristent autant moi-même, lorsque elle repense à sa mère et même à sa vie si bouleversée ces derniers temps. Mais pour l'instant, Camille rayonne, telle une fleur et même le soleil.

Alors je profite de sa présence bien réelle pour le moment. Ce soir-là à pied, nous quittons le port pour rejoindre le Pech des Moulins, l'une des vastes collines en plein Gruissan, pour éviter les quartiers plus récents de cette partie de la ville. Nous profitons ainsi de son magnifique panorama sur tous les alentours, les étangs, le Salin et plus loin, les massifs environnants et la mer. Au gré des vestiges de différentes natures, de moulins, four à pain ou même blockhaus, et des senteurs envoûtantes des herbes aromatiques, nous survolons Gruissan dans la douce

brise marine. De simples regards suffisent à partager notre béatitude et à communier.

Nous finissons toujours par redescendre sur Terre pour parcourir les agréables ruelles de la circulade du village. Nous montons parfois jusqu'au Château de Gruissan, pour tutoyer à nouveau le ciel et notre envie de rester encore un peu ensemble, sans forcément partager beaucoup de mots, dans la pénombre qui tombe.

Puis je raccompagne Camille chez elle et je rentre chez moi en longeant l'étang, toujours plongé dans mes émotions et ma quiétude.

Un jour de plus au paradis.

Certains beaux soirs de semaine, nous naviguons à deux ou plusieurs en kayak, surtout sur l'étang de Gruissan si proche, tant que les jours ne rallongent pas plus vite et ne nous permettent pas de nous rendre sur la mer si tard.

Je prends auparavant le pouls avec Camille pour voir si pagayer la tente ou si elle préfère une balade à pied ou à vélo. Si elle valide, je lui demande si elle préfère que nous restions seuls ou si je peux inviter nos amis. La plupart du temps, elle accepte avec joie de la compagnie supplémentaire.

Les sorties s'organisent vite avec quelques coups de téléphone à mes compagnons qui confirment ou non, comme tout au long de l'année, même en plein hiver. Certains nous rejoignent avec leurs matériels à la petite rampe de mise à l'eau en face de chez moi. D'autres moins pourvus se servent dans mon stock de kayaks, pagaies, gilets de flottaison et mêmes vêtements et autres accessoires accumulés au fil des décennies pour mes amis.

Et la soirée se déroule à chaque fois dans une sympathique navigation, parfois à plus d'une dizaine, jusqu'après la tombée de la nuit, à la lueur de nos

lampes frontales étanches. Avec des moments de franches rigolades lors de courses de relais entre deux kayaks ou de parties de kayak-polo improvisées durant lesquelles certains changent facilement de camp.

Avec le gag redondant de Camille qui finit toujours par tomber à l'eau, ne sachant pas encore esquimauter ni utiliser sa pagaie pour se redresser dans les cinquante à cent vingt centimètres d'eau saumâtre, malgré mes précédents conseils et l'aide que nous essayons de lui apporter sur le moment. Avant de visiter l'envers de l'étang, elle tente un battage improbable de l'eau si burlesque avec sa pagaie que nous finissons par éclater de rire malgré sa situation, sans nous moquer bien sûr.

Une fois sortie du bateau renversé, elle nous regarde sidérée et tremblotante, debout dans plus ou moins d'eau encore un brin frisque malgré la combinaison, la polaire et la veste étanche. Elle nous voit essayer de retenir nos rires et finit cependant par en rigoler elle-même à chaque fois. Nous lui vidons son embarcation et elle se réchauffe rapidement en pagayant de plus belle dans la bonne humeur.

Au fil des semaines d'avril, je la sens ainsi s'épanouir, devenir sans cesse plus joyeuse, montrer de plus en plus d'autodérision comme lors de ces chutes à l'eau.

Alors qu'au début, sans le prendre mal, elle demeurait plus fermée. Ce qui provoqua même une gêne parmi mes amis de navigation lors de sa venue la première fois. Non pas du fait de sa vexation d'alors à la rigueur légitime. Mais ils se rendirent compte qu'ils ne la connaissaient pas assez pour oser cette familiarité de rire d'elle qui pouvait alors passer pour de la moquerie. Mais à quelques exceptions

près, mes amis ne s'amuse pas au détriment malsain des autres.

Aujourd'hui, Camille ose rire d'elle-même et prend bien mieux les réactions de mes amis dont elle apprend à connaître les fonds bienveillants. Elle réalise ainsi que nous nous taquinons souvent gentiment entre nous, sans forcément la viser elle seule.

Elle soigne aussi un peu sa timidité. Même si celle-ci se révèle moins lorsque nous nous trouvons seuls. Mais surtout, elle prend confiance en elle. Je ne vis pas tout de suite comme elle se rabaisse souvent elle-même dans certaines circonstances, ne croyant pas en soi.

Je ne sais ce qui causa cette seconde nature mais je devine aujourd'hui qu'elle en souffre. Les rares fois où elle me parle de ses parents m'indiquent qu'ils ne doivent pas constituer la cause de cette souffrance. Pas la plus grande part en tout cas. Peut-être alors son mari avec lequel la procédure de divorce avance à grand pas ? Ce qui pourrait la libérer ? Et puis tant d'incertitudes sur sa vie à venir, entre l'échec de son mariage, un travail perdu, ses désillusions sur ses envies professionnelles et sa recherche d'un nouveau lieu de vie...

Je n'ose lui demander car je ne sais pas si lui parler de son estime de soi l'aiderait à avancer plus vite. Et puis moi-même ne suis pas un exemple dans ce domaine bien que je passe étrangement pour une personne confiante vis-à-vis des autres. Et surtout, je ne trouve pas les bons mots dans ma tête. Comment alors argumenter de manière efficace et productive, et surtout sans la blesser ? Pour Camille, je mise donc pour l'instant sur notre vie d'amis et de groupe pour l'aider à surmonter sa mauvaise image d'elle-même, presque inconsciente, me semble-t-il.

Comme lors de ce retour tous chez moi, la nuit tombée, après cette nouvelle sympathique navigation, où chacun prend sa douche à tour de rôle alors que les autres rangent les kayaks et autres affaires dans mon vaste garage et les remises annexes. S'ensuit un repas improvisé sur le pouce pour ceux qui restent un peu plus longtemps, attendant leur tour pour la salle de bain, picorant dans les plats, un bon verre de vin à la main, discutant et plaisantant à tout va. De belles soirées conviviales qui ne peuvent que réchauffer le cœur des plus mélancoliques.

Moi aussi, me disent parfois certains de mes amis, je change ces derniers temps. Ils me trouvent plus calme, posé, comme assagi... surtout depuis que Camille entra dans ma vie, finissent certains avec un air malicieux.

Plus étourdi aussi, comme si je pensais à Camille, me taquinent-ils encore alors que j'essaie de leur imposer de baisser le ton pour que la principale intéressée n'entende pas. De plus en plus souvent, ils me susurrent que nous donnons l'image d'un couple idéal. Aucun et surtout aucune ne me croient lorsque je leur répète sans cesse que nous demeurons juste de bons amis avec Camille. Même s'ils doivent bien voir que nous tenons nos distances comme deux bons camarades.

Ils finissent par sourire et rire tant je me laisse berner par leurs taquineries, ne les alimentant ainsi que plus, ne les réalisant à chaque fois que trop tard. Evidemment, Camille arrive dans ces moments de détresse et je ne sais si elle comprend les allusions à peine subtiles de nos amis. Mais je trouve à chaque fois une échappatoire et je remercie le bon vin pour expliquer le ton rougissant de mon visage. Ah les amis ! Mais que deviendrais-je sans eux ?

Et sans Camille aussi ? Car mes amis ont raison sur un point au moins. Sur l'influence de l'amitié qu'elle m'accorde et que je lui porte. En cette fin avril, je me sens en effet bien mieux dans ma peau, plus apaisé qu'auparavant.

Là où je me sens toujours le plus heureux, c'est sur mon voilier, le dimanche et mes jours de congés. Le onze avril dernier, Camille effectua sa première sortie avec moi seul, par un temps magnifique.

Je me souviens bien de ce jour-là. Car à peine montée sur le bateau, elle me dit :

— J'adore Clara. Je trouve ce voilier superbe.

Il porte encore le nom de ma dernière compagne. Autant pour changer de sujet que pour nous retrouver rapidement en pleine mer, je lance Camille sur les opérations pour nous désamarrer, l'occupant à plein de tâches jusqu'à la sortie du port.

Arrivés au large, naviguant au près, je lui donne enfin la barre. Je découvre qu'elle s'y débrouille un minimum, ainsi qu'aux voiles pour alterner les plaisirs. Mais elle écoute mes conseils pour éviter tout accident.

— Je ne sais pas comment j'ai pu oublier ce plaisir de naviguer, me dit-elle.

— Tu te débrouilles très bien. Vous louiez un bateau durant tout l'été !? Ce n'est pas avec une ou deux journées par an que tu peux apprendre tout ce que tu sais.

— Les deux dernières années des vacances d'été, avant mes études supérieures, m'avoue-t-elle avec malice, mes parents m'offrirent un stage de voile ici même. Mais je n'en reviens pas de me souvenir de tant de détails. Je sens que je vais t'accompagner souvent en balade, si tu veux bien de moi...

— Bien sûr. Je navigue de toute façon toute l'année avec mes amis, dès que la météo le permet. Presque tous les week-ends en fait. Et durant mes congés.

Camille affiche un grand sourire satisfait et se concentre de nouveau sur la tenue de la barre, surveillant les voiles, les cheveux au vent. Quel plaisir de partager cette passion de la glisse et des éléments avec elle.

Nous surfons allègrement sur la houle depuis vingt bonnes minutes lorsque Camille me sort, de nulle part, alors que je reviens à ses côtés à la barre :

— Et cette Clara alors, d'où sort-elle ? Une fillette cachée ?

Je la regarde un instant, manquant de dérapier sous les mouvements du voilier mais je me rattrape :

— Non. Je n'ai pas d'enfant, comme toi. C'était ma dernière compagne. J'ai l'habitude de donner le nom à mon bateau...

Mais je ne termine pas. Je me rends compte que je vais passer pour un coureur de jupons invétéré.

— Tu collectionnes donc les conquêtes ? reprend Camille surprise puis amusée.

— Noon. Trois femmes seulement partagèrent ma vie. Et pas en même temps, souris-je à Camille encore plus amusée. Et nos vies communes ne dépassèrent jamais huit ans... Mon voilier s'appela d'abord Jeanne, puis Océane. Deux noms qui convenaient bien mieux à un bateau que Clara. Faudrait que je change son nom mais je ne sais pas quoi mettre à la place.

— La place est libre alors ? demande Camille avec malice.

— En quelque sorte. Mais je crois que je suis maudit pour trouver mon âme sœur.

— Vous ne viviez pas le grand amour avec tes précédentes conquêtes ?

— Si, répondis-je cependant incertain. Mais je sentais qu'il manquait quelque chose, un petit supplément de communion ou d'harmonie indéfinissable. Je ne dis pas que tout doit devenir rose dans un couple... mais je souhaitais des affinités... je voulais dire parfaites mais disons plutôt optimales, ou en tout cas, minimales.

Camille enchaîne, peinée pour moi, ce qui me touche :

— Désolée pour toi. Tu les quittas toutes ?

— Juste la dernière. Les deux premières sentirent aussi ce manque et ne voulurent pas s'accrocher autant que moi. Clara, je l'ai quitté car je commençais à comprendre que rien ne servait de se cramponner à des illusions. Et puis Clara, ça ne donne pas un joli nom pour un bateau... Fallait que je trouve une excuse pour en changer un jour...

Camille sourit de manière cependant sombre malgré ma boutade, toujours peinée pour moi, et regarde quelques instants les voiles. Elle revient vers moi :

— J'espère que tu la trouveras, celle qui te rendra heureuse.

— Moi aussi, lui réponds-je, je souhaite que tu la découvres... Enfin le gars qui te comblera de bonheur, finis-je avec un brin d'humour involontaire avec mon embarras habituel des mots qui permet cependant de cesser de parler d'amour.

Camille rit aux éclats.

Cette première navigation avec elle se déroula dans la bonne humeur le reste de l'après-midi. Tout comme les dimanches suivants, parfois avec quelques-uns de nos amis. Surtout Marc et Magalie, mes deux amies devenant de plus en plus proches.

Camille se passionne tant pour la voile qu'elle redécouvre, écoutant si bien mes conseils, que sa